Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 13 (1925)

Artikel: La pensée théologique de Georges Fulliquet
Autor: Lemaître, Auguste
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380090

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PENSÉE THÉOLOGIQUE DE GEORGES FULLIQUET*

Le professeur Fulliquet était une personnalité si riche et si caractérisée, se donnant toujours si complètement tout entier, qu'il nous est difficile aujourd'hui de séparer le professeur de l'homme, le savant du croyant, le dogmaticien de l'orateur et de l'ami. Comment évoquer sa mémoire sans redire l'admiration qu'éveillaient en ses étudiants et l'étendue de ses connaissances, et la lucidité de son intelligence critique, et la bienveillance assurée de son accueil ? Comment ne pas rappeler que la valeur de ses cours était toujours rehaussée par la vivacité du discours, la richesse du vocabulaire, la verve ou l'émotion de l'expression ? Fulliquet a parlé dans cette chaire de théologie systématique de sujets très divers. Sujets d'apologétique pratique (1), qu'il abordait avec l'autorité de toute son expérience humaine et pastorale, sujets de philosophie ou de sociologie ; cours d'histoire des dogmes (2), qu'il ne cessait de revoir et de compléter, et qui offrait un tableau précis et captivant de l'évolution séculaire de la pensée chrétienne. Il faut me borner, et c'est avant tout au labeur du dogmaticien que je désire ici rendre un simple et loyal hommage. L'Esprit qui parlait par cette grande voix qui s'est tue, revit aujourd'hui,

* Leçon d'ouverture donnée à l'Université de Genève, le 17 décembre 1924.

(1) Voir : *Le problème de la souffrance*, 1909,

(2) Voir : *Précis d'histoire des dogmes*, 1913.

en de multiples manifestations, dans la prédication et dans la vie de nombreux pasteurs de France et de Suisse qui eurent le privilège d'être jadis ses élèves. Nous souhaitons qu'à l'Université même cet esprit prolonge son influence. Nous sommes convaincus que par l'inspiration générale, comme par la richesse suggestive de son enseignement, Fulliquet ne fut point indigne de ses illustres prédécesseurs : Auguste Bouvier et Gaston Frommel.

I

Nous définirons plus aisément la méthode dogmatique de Fulliquet en rappelant les influences principales qui contribuèrent à la formation de sa pensée. La première est une influence bien romande : celle du moralisme de César Malan fils. A l'âge où cette intelligence vivante et vibrante cherchait un point fixe sur lequel appuyer son levier, le contact personnel avec César Malan, analyste de la conscience morale, eut pour Fulliquet la portée d'une révélation. Fidèle à ce maître, il ne cessa de proclamer que la preuve de Dieu est donnée dans l'obligation de conscience. Dans l'*Essai* de 1898 (1), Fulliquet élimine par une critique serrée toutes les explications philosophiques du devoir, pour reprendre et développer les affirmations de Malan. Dans l'expérience du devoir, mon moi conscient se trouve sollicité par un moi subconscient qui est lui, rigoureusement soumis à la loi du bien, à l'action d'une volonté sainte, tandis que le moi conscient demeure libre ou de répondre à cette sollicitation ou de s'y dérober. Dans ce dernier cas, l'avertissement douloureux du remords atteste le déchirement profond entre la vie préconsciente, immuablement attachée à Dieu, et la vie consciente mauvaise. La voix de la conscience est non pas la voix directe de Dieu, mais bien l'appel d'un moi profond, à qui seule une intervention transcendante de Dieu peut conférer cet accent d'absoluité et de sainteté qui caractérise le devoir.

La place que l'analyse psychologique de l'obligation morale garde dans l'œuvre de Fulliquet depuis l'*Essai* de 1898 jusqu'au *Second Adam* (2), en passant par son cours d'instruction reli-

(1) *Essai sur l'obligation morale*, 1898.
(2) *La doctrine du Second Adam*, 1915.

gieuse (1) et par ses cours universitaires de dogamtique, nous permet d'affirmer que ce primat de l'expérience morale était aussi nettement posé chez lui que chez Gaston Frommel.

Là où la divergence apparaît, c'est que chez Frommel l'étude de l'expérience morale doit servir de base à la construction d'une apologétique rationnelle, à laquelle Fulliquet renonce résolument, par méfiance à l'égard de toute métaphysique. Le Dieu transcendant apparaît chez Fulliquet comme le terme suprême hors duquel les réalités de la foi risqueraient de n'avoir qu'un caractère illusoire. Mais en définitive, plus empressé à définir l'action immanente de Dieu dans les consciences qu'à prétendre saisir sa réalité transcendante, Fulliquet ne construit aucune doctrine de Dieu. Faiblesse à certains égards, sans doute, mais faiblesse qui lui permet d'échapper au reproche qu'on peut adresser à la systématisation de Frommel de construire sur la base trop étroite de l'analyse psychologique d'un fait unique, un considérable édifice.

Il est permis de se demander si les disciples de Malan, Fulliquet comme Frommel, n'ont pas été victimes d'une survivance, inconsciente chez eux, du vieux préjugé rationaliste, en désirant appuyer l'existence de Dieu sur une démonstration d'une rigueur prétendue scientifique. Reconnaissants à leur égard d'avoir défendu avec acharnement la signification religieuse de l'expérience morale, nous nous demandons s'ils ont eu raison d'affirmer avec le même acharnement la valeur logique absolue de l'analyse que nous avons rappelée tout à l'heure. Fulliquet semblait de plus en plus enclin, en partie sans doute sous l'influence allemande d'un Eucken ou, plus récemment, d'un Otto, à admettre un élargissement de sa définition de la religion (2), et à reconnaître dans tout le psychisme supérieur de l'homme, des manifestations de l'action divine.

La deuxième influence que je note, c'est celle de la théologie de l'expérience, je dis à dessein : la théologie. Longtemps avant que s'accusât en Europe l'influence de James et que le pragmatisme philosophique vînt ébranler l'idéalisme traditionnel, la dogmatique chrétien ses avaient théologiens de l'expérience. Fulli-

(1) *Les expériences du chrétien*, 1908.
(2) Voir le début des *Problèmes d'Outre-Tombe*, 1918.

quet, fut à Marburg élève d'Herrmann. Ce qui caractérisait le professeur Herrmann, c'était son perpétuel appel à l'*Erlebnis*, c'est-à-dire à l'expérience spirituelle intime, c'était son abandon absolu de toute métaphysique, et sa conception essentiellement descriptive de la tâche de la dogmatique, c'était enfin son effort pour s'élever au-dessus de l'opposition entre l'orthodoxie et le libéralisme. S'agissait-il par exemple de parler de l'œuvre de Jésus pour notre salut ? Herrmann s'exprimait ainsi : Pour l'orthodoxie, Jésus est mort pour rendre le pardon divin possible ; pour le libéralisme, Jésus se borne à annoncer cette bonne nouvelle que Dieu pardonne. La vérité d'expérience n'est ni à gauche, ni à droite, elle est dans ce fait que le Christ donne, procure effectivement le pardon aux croyants. L'orientation d'Herrmann est demeurée celle de Fulliquet. Disons seulement que, d'une intelligence plus compréhensive que le maître germanique, le professeur genevois, en séparant la dogmatique de la philosophie, n'a jamais dédaigné l'appui que certaines hypothèses philosophiques peuvent procurer à la doctrine chrétienne, et qu'il a mieux que lui étudié les formes multiples des expériences chrétiennes, plus habile que lui à pénétrer la vie religieuse d'autrui.

La troisième influence vient de France : c'est celle de l'Ecole de Paris, volontiers désignée sous le nom de symbolo-fidéisme, et représentée par Auguste Sabatier et Eugène Ménegoz. Avec ces penseurs, Fulliquet sépare la foi d'avec la croyance, affirme le caractère symbolique de la pensée religieuse, et demande les matériaux de sa théologie à toutes les données de l'histoire et de la psychologie. Fulliquet a cependant pu réagir contre le vague relatif auquel semble conduire parfois l'Ecole de Paris ; il corrige l'évolutionisme relativiste par sa conception malanique du primat de la conscience morale, il montre que le symbolisme de la connaissance existe en science comme en religion, et distingue des degrés différents dans la symbolisation du divin ; le symbole devenant l'expression adéquate de la réalité morale, dans la définition évangélique du Dieu-Père.

A ces influences théologiques s'ajouta chez Fulliquet l'influence qu'il a désirée et recherchée de la méthode scientifique, influence qui l'a rendu exigeant, vis-àvis des témoignages du passé, et qui l'a amené à rechercher partout, ainsi dans sa critique du miracle

biblique et dans ses études sur la liberté (1), une forme de l'affirmation religieuse, qui pût satisfaire les exigences de la piété sans être démentie par la science moderne. Notons enfin que, fidèle à la tradition protestante et au devoir immédiat de sa vocation pastorale, Fulliquet fut et resta un théologien biblique. Ses thèses : *La justification par la foi*, *La pensée religieuse dans le Nouveau Testament* ; ses publications ultérieures : *Les expériences religieuses d'Israël* (1901), *Les sources des évangiles* (1911), le *Second Adam*, montrent ce que tous ses étudiants ont senti : c'est que Fulliquet eût été aussi bien à sa place dans une chaire d'exégèse que dans une chaire de systématique. Il avait, croyons-nous, une tendance à céder trop volontiers aux suggestions de la critique la plus radicale ; cela provenait chez lui du besoin de dégager ce qui dans l'Ecriture était solide, définitif, assuré ; c'était le désir aussi de retrouver derrière les rites, les théories, les paroles, la seule chose qui l'intéressât : les expériences des hommes de Dieu. S'il eût pu se spécialiser dans l'étude des textes, il eût sans doute été parfois plus prudent, mais là où il se trouvait devant des expériences passées dont il reconnaissait l'authenticité, il les étudiait non plus seulement avec l'habileté du critique ingénieux, mais avec la pénétrante compréhension de son âme de croyant. Cette capacité de revivre l'expérience intérieure des grands inspirés du passé, et de la définir avec délicatesse et précision, nous paraît avoir été un des dons les plus admirables de ce grand esprit.

II

La dogmatique aura donc à donner une traduction intellectuelle intelligente, acceptable, mais toujours approximative et provisoire des expériences du croyant. Les formules auxquelles elle aura recours dépendent de l'état des connaissances humaines, des notions scientifiques ou philosophiques d'une époque donnée. A des expériences semblables correspondent donc au cours des siècles des interprétations doctrinales variables.

Le dogmaticien est tout d'abord un psychologue et un historien. Ses matériaux ce sont toutes les manifestations quelconques de la vie de piété, telles qu'on les recueille chez l'individu chrétien, dans la communauté religieuse et dans l'Ecriture, dans

(1) Voir : *Le miracle dans la Bible*, 1904.

toute l'histoire de l'Eglise, et même dans le domaine des autres religions. Une histoire universelle de la piété devrait donc servir d'introduction à la dogmatique. Mais à l'extension quasi illimitée de cette large base d'opérations, Fulliquet oppose la précision d'une norme très définie : la conscience religieuse de Jésus-Christ. Il va sans dire que les verdicts normatifs de la conscience du Christ ne sauraient être perçus qu'à l'intérieur même de la piété, et que le dogmaticien doit être un croyant, sa méthode est une méthode de foi. La dogmatique renoncera à la méthode d'autorité, dont l'emploi, qui condamnerait les esprits à une perpétuelle minorité, doit être restreint à la pédagogie. Du reste la prétendue autorité dogmatique — Eglise, Ecriture — n'est qu'une autorité de contrefaçon : la seule réelle autorité est celle de l'expérience de conscience, où se réalise la prise de possession de l'âme par Dieu. La dogmatique renoncera aussi à la méthode de spéculation, qui est souvent un complément de la méthode d'autorité, pour s'attacher à l'observation et à l'expérience. Lorsque nous aurons successivement décrit l'expérience normative de Jésus-Christ, les états de conscience du chrétien, nous reconnaîtrons que nous avons été instinctivement guidés par notre foi. Ce qui ailleurs s'appelle l'équation personnelle du savant s'appelle, en dogmatique, le degré de foi, la mesure de foi. Et il se trouve que la foi c'est l'expression exacte d'une réalité dont l'autorité et la spéculation ne sont que des substituts insuffisants. L'impression de vie supérieure, d'intervention divine qui se dégage des faits que nous collectionnons, nourrit et entretient notre foi — mais n'aboutira, chez qui manque de foi, qu'à une réclamation de soumission et d'obéissance. En sorte que c'est l'absence ou l'insuffisance de foi en Dieu, c'est-à-dire la méconnaissance de la seule autorité vraie qui a pu donner naissance à l'illusoire méthode de l'autorité *extérieure*. La foi confère au dogmaticien la compétence. Par elle la vie consciente s'accorde avec des réalités qui la dépassent ; et cette foi est bien en quelque mesure un procédé de connaissance. Nous nous en rendons compte dans les relations de personne à personne. Je ne connais pas une personnalité humaine sans un minimum de sympathie pour elle, et le seul moyen de l'apprécier équitablement, c'est de lui être liée par des sentiments profonds et permanents. De même *a fortiori*, le lien intime qui m'attache à Dieu me fournit de lui une connaissance inaccessible par tout autre

procédé. La méthode de foi nous dégage et d'une orthodoxie qui veut que le dogme repose sur la croyance traditionnelle plus que sur la foi personnelle, et du rationalisme qui veut que le dogme se justifie aux yeux de la seule raison, alors qu'il ne peut se justifier que devant l'homme de foi, seul compétent en l'espèce.

III

La première partie de la dogmatique de Fulliquet (1) visera donc à établir la norme, c'est-à-dire à préciser ce que signifie pour la foi la personne de Jésus. Etude admirable dirigée sur ce double objet : Quelle fut l'expérience religieuse de Jésus ? Que ressent l'âme en face de Jésus, de son exemple, de son sacrifice ? La souveraineté du Christ s'y trouve proclamée sur la base des impressions de la conscience, émue par la sainteté, la charité, la consécration du Christ ; et capable de recevoir de Jésus une influence spirituelle sanctifiante et permanente, influence qui confère au Christ son actuelle divinité. Mais, à côté de la psychologie du croyant, Fulliquet fait une large place à l'étude des évangiles : il dégage ce qu'a été la vocation historique de Jésus et plus profondément encore ce qui fut la caractéristique intime de cette vocation unique : la conscience de la relation filiale avec Dieu. La divinité préhistorique et métaphysique est certes abandonnée, mais Jésus demeure divin dans un sens beaucoup plus précis que pour la théologie libérale, Jésus a été, de par une intervention spéciale de Dieu doué d'une constitution psychologique privilégiée. De même que Dieu est intervenu pour faire sortir de l'animalité la plus évoluée le premier Adam, de même Dieu intervient pour faire sortir d'une humanité corrompue par le péché, l'homme vrai, conforme à ses intentions et à son attente.

L'incarnation en Christ d'un être divin préexistant est abandonnée, mais Jésus demeure comme type et initiateur de l'humanité nouvelle, l'être unique et exceptionnel, en qui l'immanence de Dieu s'affirme plus complète et plus persistante qu'en nul autre. Ce Dieu intérieur dont l'action sur notre préconscience s'affirme à travers l'expérience de l'obligation, est pour Jésus le Père aimant. Cette conscience de sa filialité divine est chez Jésus le résultat d'une initiative de Dieu qu'il constate, et dont il main-

(1) *Précis de dogmatique*, 1911 ; cf. *La doctrine du second Adam*, 1915.

tient le bénéfice par son libre et joyeux consentement. Jésus sait ce que son expérience intime a de nouveau ; il sait aussi que cette expérience peut se reproduire chez les disciples, puisqu'il n'y a aucune diversité totale de nature entre eux et lui. Les hommes sont appelés à entrer avec Dieu dans cette même relation filiale qu'il inaugure.

L'expiation par le sang du Christ est abandonnée ; mais là où la théologie classique parle d'expiation et de substitution, la pensée moderne parlera de réparation et de solidarité. A Golgotha se dénoue le conflit historique le plus formidable entre ces trois puissances : la volonté de Dieu, la liberté de l'homme, le péché ; et les souffrances acceptées de Jésus lui permettent de tirer des lois établies de la solidarité et de la réparation, les conséquences les plus sublimes, et de les faire servir à l'affirmation la plus décisive de la vertu de l'amour et du sacrifice.Qu'il s'agisse de l'œuvre du Jésus historique — et il faudrait rappeler ici les belles analyses de Fulliquet sur l'enfance et l'adolescence de Jésus, sur sa tentation, sur son attitude en face des pécheurs — ou qu'il s'agisse du mystère de la personne de Jésus, éclairé par une théorie si détaillée, si nuancée de l'action de Dieu dans la subconscience humaine, dans tout ce domaine de la christologie, les études de Fulliquet nous paraissent de première importance. Il vaudrait la peine que fût un jour publiée cette première partie de sa dogmatique. Dans la deuxième partie, Fulliquet étudiait les phénomènes spirituels caractéristiques de la vie chrétienne, et montrait en cette vie une suite d'expériences originales et inimitables dont les affirmations religieuses sont seules à pouvoir rendre raison.

Quelle reconnaissance ne gardent pas à leur maître les étudiants qui ont appris de lui à garder, au milieu des difficultés présentes de la critique et de la pensée, une si claire certitude de la valeur unique et de la vie chrétienne, et de son initiateur, le Christ : un Christ nettement divin, mais chez qui le divin, suivant l'expression d'Auguste Bouvier, n'est que la perfection de l'humain, un Christ vraiment vivant, mais dont l'influence actuelle sur les âmes proclame l'éternelle signification, bien plus nettement que toutes les hypothèses métaphysiques cherchant à préciser ses rapports avec le Dieu transcendant.

IV

La dogmatique de Fulliquet, avec sa doctrine du Christ, de la vie chrétienne, du royaume de Dieu, avait de quoi répondre pleinement aux aspirations religieuses des étudiants ; un tel enseignement nous a aidés à sauvegarder, avec les conceptions les plus modernes du monde et de l'histoire, les convictions chrétiennes les plus centrales et les plus fortes ; et l'impression très nette de toute la richesse et de toute la complexité de la vie spirituelle du croyant.

Dirons-nous que la théologie de notre maître satisfaisait pleinement notre esprit ? Je ne le pense pas, et ici je voudrais hasarder une critique, que j'aimerais faire aussi précise que possible ; car elle ne saurait risquer d'être juste qu'en étant bien définie.

Après la dogmatique psychologique et expérimentale — le Christ, les expériences du chrétien — vient nécessairement une dogmatique plus synthétique, où doivent être examinées les grandes affirmations de la foi sur Dieu et sa grâce, sur le péché et le salut, sur l'Eglise. Fulliquet, à l'exemple de Ritschl, groupe toutes ces affirmations autour d'une notion centrale : le royaume de Dieu, notion qui a l'avantage d'être nettement biblique, de s'opposer à l'individualisme exclusif et à la divinisation de l'Eglise humaine. L'apparition du devoir nous démontre l'existence d'un domaine supérieur au monde sensible, et dont nous devons représenter les revendications au sein d'une humanité qui doit être conquise tout entière par le Bien. Le royaume de Dieu est donc un idéal moral et social, débordant et dépassant toutes les Eglises (1). Assurément, cet idéal n'est pas donné intégralement dans l'expérience, et pour élaborer cette doctrine du royaume, force est au dogmaticien de s'affranchir de la méthode de description psychologique. La solution n'est pas facilitée par les données prophétiques ou évangéliques sur le règne de Dieu, qui semblent bien assez différentes — avec leur attente de miracles catastrophiques — de l'espérance actuelle de rénovation sociale. Elle n'est pas facilitée non plus par tout ce que le christianisme a eu à l'époque primitive et a gardé à travers les siècles de relative indifférence vis-à-vis des biens terrestres et des civilisations éphémères. La

(1) Voir : *Pourquoi nous sommes protestants*, 1923.

doctrine du royaume, si généreuse et si large soit-elle, si convenable dût-elle paraître à un chrétien social aussi actif que Fulliquet, offre malgré tout à une dogmatique essentiellement expérimentale des difficultés plus considérables que Fulliquet ne l'a avoué.

Pratiquement et religieusement, la description des expériences religieuses suffit, du moment qu'elle est dominée et dirigée par l'application d'une norme clairement définie : le Christ. Philosophiquement, on pourrait souhaiter cependant quelque chose de plus. Et à mon sens, les lacunes de la dogmatique de Fulliquet se retrouvent d'une manière ou de l'autre, dans toutes les théologies de l'expérience.

Là où Fulliquet arrive à Dieu, et il y arrive constamment, comme au point d'aboutissement de toutes ses démarches, comme au point d'arrêt de toutes ses analyses, comme à l'hypothèse ou au postulat auquel tout est suspendu... là commencent de nouveaux problèmes qu'il n'a pas ignorés, mais qu'il n'a pas étudiés systématiquement. Le christocentrisme pratique de sa dogmatique le condamne à ne traiter qu'en appendice les doctrines de la révélation, de la création, de la providence ; et à part le chapitre de l'obligation morale, nous manquons chez lui, comme dans toute l'école expérimentale, d'une étude un peu complète de la notion de Dieu. Certes, il importe que la pensée chrétienne s'attache au Dieu de la religion, non à l'idée scolastique d'une divinité métaphysique et rationnelle. Mais nous croyons qu'une introduction à la dogmatique devrait impliquer une étude philosophique et historique de l'essence de la religion, et de l'essence du christianisme. Il nous semble bien que la conscience du divin devrait être étudiée et définie, avant même que soient envisagées les expériences chrétiennes dans leur particularité ; il nous semble bien que ce n'est pas diminuer le rôle central de Jésus-Christ, que de préparer l'interprétation de sa personne — soit par une définition historique portant sur le christianisme et son principe, autant que sur la vie intime de Jésus, si difficile malgré tout, à pénétrer scientifiquement — soit par une analyse de la fonction religieuse inhérente à l'esprit humain. Il s'agirait donc d'élargir la base de la dogmatique en admettant sa dépendance relative à l'égard des données de la philosophie et de l'histoire, de mieux situer le christianisme dans l'évolution universelle de l'humanité, ce

que sont bien amenés à faire de plus en plus nos exégètes et nos historiens; et de mieux situer le fait religieux dans l'activité générale de l'esprit. Tâche immense, mais dont la poursuite s'imposera à l'Eglise, si elle se croit appelée à maintenir sa formidable prétention de pouvoir montrer à l'humanité la voie du salut, et de la conquérir au Dieu de Jésus.

Disons-le pourtant : Fulliquet n'ignorait pas l'importance de ces questions, mais semblait redouter de soumettre Dieu lui-même aux cadres conceptuels d'un système. Et peut-être l'humilité de notre maître, si touchante chez un tel esprit, l'empêcha-t-elle autant que la tournure de son intelligence de pénétrer plus avant dans le mystère divin que la foi se sent plus poussée à adorer qu'à définir. Fulliquet, si empressé quand il s'agissait d'histoire et de psychologie à pousser le plus loin possible l'analyse, à aller jusqu'au détail, à distinguer les nuances, semblait au contraire persuadé lorsqu'il s'agissait de Dieu même, objet suprême et transcendant de notre amour et de notre pensée, que les affirmations les plus belles, les plus vraies et les plus fécondes, étaient les plus simples et les plus brèves, les plus proches du symbolisme intuitif de l'Evangile du Dieu-Père. Peut-être y eut-il donc une religieuse grandeur en cela même qui put nous apparaître le moins achevé dans son brillant enseignement.

AUG. LEMAITRE.